

bactérienne caractéristique des inhumations, aucun type d'embaumement n'ayant été appliqué au corps. Des œufs de parasites (ascaris et trichures) ont été observés et, combinés à d'autres études menées sur le site, révèlent une mauvaise gestion des matières fécales au sein d'Augusta Raurica vers la fin du III^e ou au début du IV^e siècle ap. J.-C. Le cercueil de plomb a permis la conservation de tissus, dont un grand nombre de fragments ont été bien étudiés et documentés. Leur étude a permis une reconstitution de la tenue portée par la femme inhumée, révélatrice d'un statut social élevé. Elle portait différentes tuniques en lin et en chanvre, une cape en peau de mouton, et était également enveloppée dans un textile. Certains de ces tissus ont été réalisés selon des techniques exogènes et ont été colorés à l'aide de *Carthamus tinctorius*, ce qui oriente leur origine vers le sud des Alpes. La présence de quelques restes d'invertébrés au sein du cercueil révèle une fermeture rapide de celui-ci. Le corps de la défunte n'aurait pas été exposé puisque les espèces qui s'y trouvaient vivent principalement sous terre et sont de petite taille, il est donc avancé qu'ils auraient introduit le cercueil une fois le bois décomposé et le métal percé. L'étude palynologique du sédiment a révélé des traces de bouquets ou d'extraits de fleurs dont la floraison a lieu au début de l'automne. La femme inhumée est par conséquent vraisemblablement décédée en septembre ou en octobre. Des graines et fruits carbonisés également attestés dans la tombe pourraient trouver une origine externe et y seraient entrés dans un second temps étant donné que le cercueil n'était plus étanche et que des cas similaires à Augusta Raurica ont été examinés et constituent un déplacement secondaire. Concernant le matériel retrouvé au sein du cercueil, une aiguille en os située à hauteur de la tête constituait certainement un élément de la coiffure. Des trois balsamiques en verre accompagnant la défunte, deux sont assez communs et le troisième se distingue par sa forme rare et sa qualité. Il a d'ailleurs été perforé et brisé lors d'un probable rituel de libation funéraire. Les analyses biochimiques révèlent des substances pouvant être associées à des produits médicinaux, cosmétiques et savonneux. Les datations attribuées au matériel, couplées à une analyse ¹⁴C des ossements, permettent de situer le décès entre 300 et 330, contemporaine donc des autres tombes à inhumation identifiées dans cette nécropole. Tous ces indices soigneusement étudiés ont permis de retracer une partie du vécu de la défunte, sans doute issue d'une classe sociale privilégiée, durant une période troublée de l'histoire d'Augusta Raurica, mais également la part des gestes et rituels associés à son inhumation. Ce volume qui fait la part belle à de nombreuses études transdisciplinaires démontre tout l'intérêt d'une telle collaboration pour la compréhension des pratiques funéraires romaines et de l'histoire d'Augusta Raurica à l'époque tardo-antique.

Lucas DERWAELE

Charlotte CARRATO et Franca CIBECCHINI (Dir.), *Nouvelles recherches sur les dolia. L'exemple de la Méditerranée nord-occidentale à l'époque romaine (I^{er} siècle av. J.-C. – III^e s. ap. J.-C.). Actes de la table ronde tenue à Aspiran les 26 et 27 septembre 2013*. Montpellier, Éditions de l'Association de la Revue Archéologique de Narbonnaise, 2020. 1 vol. broché, 22,5 x 28 cm, 282 p. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNAISE, SUPPLÉMENT 50). Prix : 30 €. ISBN 979-10-92655-13-1.

Les recherches sur les amphores oliaires et vinaïres, leur production, leurs contenants, les estampilles, ont derrière elles un long passé et une spécialisation qui est devenue quasi autonome, l'amphorologie. Les *dolia* constituent en revanche un champ nouveau de la céramologie qui s'est considérablement enrichi des dernières années, en particulier dans cette région nord-occidentale de la Méditerranée, par les fouilles de site de fabrication, et surtout par les découvertes sous-marines. Il suffit de parcourir les bibliographies des contributions pour se rendre compte de la relative « jeunesse » de la thématique. Voilà qui méritait de faire le point avec comme ambition, par des recherches croisées et des études de cas, de rendre compte de la diversité et des usages de ces conteneurs, mais aussi de préciser leur place dans l'économie et le commerce vinaïres. Le champ est fécond et promis à un bel avenir. Les *dolia* tiennent en effet une place importante dans la chaîne de production agricole et, dans une moindre mesure, dans le commerce de redistribution. On connaissait déjà, par des études spécifiques consacrées à la Campanie et au Latium, des noms de producteurs, personnages importants de la société romaine, des entrepôts de *dolia* dans les villas vésuviennes, des productions spécialisées de vin en vrac à Minturnes, des fours et ateliers, chais et celliers mis au jour en Narbonnaise, les transports par bateaux. Tous ces éléments, toujours d'actualité, sont complétés aujourd'hui par des découvertes nombreuses et souvent inédites utilisant les méthodes les plus pointues de l'archéométrie. La première partie est consacrée à la production et aux usages du *dolium* en contexte terrestre : la définition de quatre familles typologiques, avec leurs variations morphométriques et leurs composantes ; des *dolia* avec marques de capacité sur le site de Pontaix dans la Drôme ; l'atelier d'Ermedàs dans le nord-est de la Péninsule ibérique, un des rares exemples connus qui atteste, dans cette région, de la fabrication de grands conteneurs destinés à la conservation et la fermentation du vin ; un bilan pour la Catalogne avec répertoire de timbres ; une rare installation vinicole avec *dolia* en milieu urbain, fouillée à Fréjus ; une approche expérimentale de vinification en *dolium* réalisée à Saint-Romain-en-Gal, de la production du conteneur à la dégustation, accompagnée de comparaisons ethnographiques géorgiennes. La deuxième partie concerne les épaves à *dolia* : un très utile tableau de synthèse des timbres sur *dolia* maritimes ; une étude très riche que celle de la fouille de l'épave Ouest Giraglia 2 au Cap Corse, avec une nouvelle carte des épaves de navires à *dolia* et de nouvelles questions sur les mécanismes d'un commerce très spécialisé comme celui du vin en vrac dans les *dolia* ; les timbres attestant les propriétaires des ateliers de Minturnes ; au départ de la découverte de l'épave Ouest Giraglia 2 ; une reconstitution de bateau à *dolia* avec un questionnement sur l'architecture navale et l'espace de navigation de ces navires entre mer et fleuve ; une datation absolue par radiocarbone entre 13 av. n.è. et 27 de n.è. pour Giraglia 2 et une pétrographie de sa cargaison ; un inventaire des épaves de Tarraconaise et la découverte d'une cargaison *doliaire* en Dalmatie ; et, pour clôturer, une proposition de réponse à la question souvent posée de la relation entre *dolium* et tonneau : « il semble possible d'envisager que la transition entre les bateaux-citernes et des bateaux chargés de tonneaux aurait pu s'opérer entre le milieu du I^{er} siècle ap. J.-C. et le début de la période flavienne ». La question est et reste débattue, comme beaucoup d'autres que suscitera la lecture de ces contributions dans ce domaine en pleine effervescence.

Georges RAEPSAET